

Ariane Loze ou la jouissance de croiser les points de vue

Art Première rétrospective des superbes, drôles et incisives vidéos d'Ariane Loze, au Macs au Grand-Hornu. Sa marque, la force jouissive de ses films, est de montrer la pluralité des points de vue en chacun de nous. Rencontre.

Rencontre Guy Duplat

À 36 ans seulement, Ariane Loze a déjà une œuvre prolifique, exposée de Riga à Athènes, de Paris à Gand ou Bruxelles. Le Macs au Grand-Hornu consacre une première rétrospective de ses films.

Elle est née à Bruxelles en 1988 où elle vit et travaille toujours. Ses parents, Pierre Loze et Dominique Vautier qui tiennent la galerie Association du patrimoine artistique, lui ont appris, dit-elle, à regarder des tableaux et leurs détails.

Depuis ses premiers courts-métrages, sortis en 2008, quand elle n'avait que 20 ans, *St Erme* et *Horror* qu'on montre au Macs, ce sont une quarantaine de vidéos qui ont séduit autant la critique qu'un large public.

Dans ses films, elle raconte des histoires, avec humour, et toujours une réflexion philosophique et politique. Une histoire inspirée par le lieu où le film se déroule, nourrie de lectures et rencontres préalables. Elle y joue tous les rôles à la fois, une performance théâtrale en soi, se transformant physiquement pour incarner chaque personnage. C'est sa marque mais aussi la force jouissive de ses films qui montrent bien la pluralité des points de vue en chacun de nous.

Nous l'avons rencontrée dans son appartement du centre de Bruxelles, à deux pas du Sablon, avec,

dans ses bras, son deuxième fils, Atlas, huit mois, qui est au centre de sa dernière création dévoilée au Macs, un triptyque vidéo de 20 minutes intitulé *Energiea*.

Jouer tous les personnages

Elle nous raconte d'abord comment est né ce *modus operandi* qui fait sa spécificité.

*"J'avais une passion pour le théâtre depuis mon adolescence. À 18 ans, j'ai séjourné à Berlin qui gardait encore les traces d'une ville divisée entre l'Est et l'Ouest et j'ai pris conscience qu'on avait en Belgique deux communautés qui se partageaient la même ville de Bruxelles. J'ai alors choisi la version néerlandophone de l'Insas, le RITCS, où j'ai été je crois la première francophone à m'inscrire. Ils m'ont dit que, comme francophone, ce serait compliqué de jouer en néerlandais et m'ont proposé d'entrer dans la section mise en scène. Ce qui m'a amené à suivre ensuite un post-graduat en performance à a.p.s.s à Anvers (Advanced Performance and Scenography Studies, NdR). C'est là que j'ai étudié la manière de produire des images et fait des exercices sur la technique du champ et contre-champ, voir comment se construit une narration. Et j'y ai réalisé un premier essai de 4'30, *St Erme*. Un exercice pour comprendre comment faire."*

Sa singularité de jouer tous les rôles dans ses films est née d'une contrainte économique et pra-

Ariane Loze, 36 ans, connaît sa première rétrospective.



ARIANE LOZE ET GALERIE MICHEL REIN PARIS - BRUXELLES

tique avant d'y voir une formidable richesse. "Dans ces premiers essais, j'ai joué tous les rôles, car je n'ai trouvé personne pour le faire avec moi. Je joueais en alternance le personnage A et le personnage B."

Ses premiers films rappellent ceux de Chantal Akerman, jeune, se mettant en scène. "Ce sont plutôt les films de Maya Deren (1917-1961), cinéaste américaine des années 40 qui se dédouble dans un de ses films qui m'ont apporté le côté un peu surréaliste ou absurde de mes premiers films."

Regard de sociologue

Chaque film d'Ariane Loze se base sur des recherches. "Chaque fois, il y a des défis qui se posent à moi pour faire comprendre que ce sont des personnages différents que je joue et pas seulement Ariane qui a changé de costume. J'ai l'impression de faire pour chaque film un travail proche de celui du sociologue qui se renseigne, lit, rencontre des experts. Je veux montrer la complexité de l'être humain et donc la complexité des mondes concrets. Si je pars d'expériences personnelles, je me demande comment elles sont communes à tous et comment je peux les rendre intéressantes pour que chacun puisse y trouver quelque chose qui le touche."

Qu'est-ce qui, selon Ariane Loze, relie tous ces films ?

"J'ai l'impression d'être toujours en recherche sur le fonctionnement du cerveau humain. J'ai gardé mon principe de dédoublement, car nous avons tous en nous plusieurs voix qu'on doit faire coordonner à travers notre propre corps. Et, en même temps, nous avons notre voix qu'on veut cohérente pour l'extérieur, notre façade, ce qu'on présente au monde tout en gardant nos doutes à l'intérieur. J'ai vu que je touchais ainsi à un phénomène très humain, partagé par beaucoup, qui est ce dialogue intérieur. Mais on peut faire un parallèle avec ce que sont un couple, une famille, une démocratie, où des voix différentes peuvent être écoutées avec la même attention."

La fluidité

Quel message aimerait-elle faire passer au spectateur ?

"Au moment où chacun campe sur son identité, son idéologie et son agressivité, je montre qu'il y a une fluidité et une douceur possible entre toutes ces identités. Je voudrais montrer l'humanité à travers ça. La contradiction est au cœur de bon nombre de mes films. Le partisan, l'opposant, le sceptique sont souvent assis à la même table. Les êtres humains sont pleins d'incohérences et c'est tant mieux. J'y vois une métaphore de la démocratie où des voix différentes peuvent s'élever et être entendues. C'est ça, pour moi, la démocratie active. Le fil rouge de mes films est la pluralité des êtres. Je cherche ce qui nous lie, nous, êtres humains. Il peut s'agir d'une expérience, d'un sentiment ou d'une situation partagés."

L'exposition compte dix films dont une auto-interview pour Klara, à la VRT, où elle s'interviewe elle-même en néerlandais ! "J'ai beaucoup de plaisir avec le néerlandais qui est ma langue d'apprentissage où chaque mot est important. Quand on écrit dans une langue apprise, il y a une distance avec la langue qui nous rend proche du spectateur par la simplicité qu'elle nous impose."

On découvre aussi *Otium* (2019), bel exemple de ses vidéos. Tourné près de Toulouse au village de Fiac, le film s'intéresse à la folle course du temps et à nos agendas remplis de choses inessentiels jusqu'à déborder. Comment arrêter ce temps et retrouver celui de vivre ? Nietzsche disait que pour "faire quelque chose, il faut parfois passer la moitié du temps à ne rien faire". La vidéo montre les vertus créatrices de l'*otium* (l'oisiveté) face au *negocium*

(la fièvre du commerce). Revendiquer l'*otium* devient un geste politique.

La maternité

Le dernier film d'Ariane Loze est ce triptyque *Energia*. "Je l'ai tourné ici dans mon appartement avec Atlas qui venait de naître. Qu'est-ce que la maternité, qu'est-ce que la création ? D'où vient notre énergie ? Je voulais déployer le mot énergie de toutes les manières possibles quand j'ai initié ce film début 2022. Tout le monde s'inquiétait alors pour sa facture d'énergie. Et Denis Gielen, le directeur du Macs, me parlait aussi des énergies que l'on en a en soi. D'où vient cette énergie en nous ?"

Au centre du triptyque, on voit la fin de la grossesse d'Ariane Loze avec un gros plan sur son énorme ventre de femme enceinte. Et puis, le bébé sur le lit près de sa maman. Autour, sur les deux autres écrans, Ariane Loze joue deux femmes, elle-même au passé ou au futur, aux avis divergents qui commentent, parlent, s'opposent avec en surimpression l'énergie de la ville, des foules qui cheminent, dans un flou poétique. Comment l'énergie se transmet, nous remplit ? Avec au centre, ce bébé, symbole s'il en est d'une énergie en devenir.

"C'est un sujet qui ne concerne pas que les femmes mais tous. Le soin apporté aux autres devrait être central. Il prend beaucoup d'énergie mais en donne aussi. La maternité m'a donné de fait une nouvelle énergie."

Plutôt que féministe, elle se dit "humaniste, en montrant la synthèse des points de vue, filtrés par ma subjectivité".

"L'Archipel du moi"

L'Archipel du moi (2018) est une œuvre qui donne son titre à l'exposition. Film réalisé pour l'ouverture de KANAL-Centre Pompidou à Bruxelles. Elle y pousse la logique de morcellement de son identité à son paroxysme en mettant en scène une fabrique des identités pensée à l'échelle d'une production industrielle. L'ancien garage automobile Citroën devient pour l'occasion une usine à psychés comprenant showroom, ateliers de montage et de restauration, bureau d'études et laboratoire de recherche.

Une jeune femme, visiblement hésitante, y est à la recherche d'une nouvelle personnalité, aidée par une commerciale qui lui expose les différents modèles de la collection. Une réflexion aussi sur l'emprise psychique des sociétés capitalistes et néolibérales.

On découvre aussi au Macs, la captation de sa pièce *Bonheur Entrepreneur* créée avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès (elle sera jouée aux Tanneurs la saison prochaine). Son spectacle, drôle et incisif, raille les injonctions à la productivité, à l'efficacité et à la nouveauté qui caractérisent aussi bien le milieu de l'entreprise que celui de l'art. Une succession de chefs d'entreprise tous joués par elle, parle de ce que c'est le bonheur, de ce que c'est l'entreprenariat. Elle la jouera au Macs le 6 octobre.

On voit aussi *Inner Landscape* (2018) tourné à Genk pour la Biennale de Riga où elle se promène dans un paysage de terrils, où les personnages parlent d'un recommencement, d'un renouveau.

On retrouve aussi *Kolumba* (2020) tourné dans les architectures de Peter Zumthor au musée Kolumba de Cologne et à sa merveilleuse chapelle de Bruder Klaus au milieu des champs.

Notons encore *If you didn't choose A, you will probably choose B* (2022), réflexion bien actuelle et drôle, sur les algorithmes qui nous gouvernent et leur fonctionnement.

→ Ariane Loze, au Macs, Grand-Hornu, jusqu'au 3 novembre avec aussi l'exposition d'Orla Barry.

"Je cherche
ce qui nous lie,
nous, êtres humains."

Ariane Loze